

Trois qui ont fait une révolution

Voici un livre de lecture facile sur la préparation de la Révolution Russe à travers la vie de Lénine, Trotski et Staline (1).

Les gens pleins de bonne volonté mais que le "totalitarisme" des communistes trouble dans leur aspiration vers un monde meilleur pourront en le lisant non seulement avoir l'impression de pénétrer dans l'intimité de ces héros mais encore retrouver dans le génie même de Lénine les racines des monstruosités du régime russe actuel. Car l'auteur bien qu'antistalinien, a vécu en Russie avant la deuxième guerre mondiale ; il a publié aux Etats-Unis, en 1940, les textes posthumes de Rosa Luxembourg sur la Révolution russe, il est "objectif" et "scientifique", bref, son antibolchévisme n'a rien à voir avec Goebbels ou Mac-Carthy. Tout ceci, et l'énorme amas de citations, de détails et de souci "critique" déployé dans son livre est fort rassurant pour le lecteur qui cherche des raisons le fortifiant dans sa conviction qu'on ne peut pas forcer le cours de l'histoire et que la démocratie occidentale est un moindre mal méritant d'être défendu.

Bertram Wolfe a, paraît-il, passé dix ans à écrire ce livre. Il a consulté un grand nombre d'ouvrages, études, pamphlets et revues, recueilli des témoignages et interviewé des acteurs de ces événements, il nous livre le fruit de ses recherches dans trois volumes rendus attrayants par les nombreuses "histoires vécues" qu'ils contiennent. Un des moindres avantages qu'offre son livre n'est pas la facilité avec laquelle n'importe qui peut le lire. Il est cependant dommage que "l'importante" documentation recueillie par l'auteur ne soit pas plus aisément contrôlable. En trois pages à la fin du dernier volume, il se contente de citer ses références : « Une bibliographie complète de tous les livres, pamphlets et revues que j'ai consultés pendant mes dix années de travail sur ce livre serait elle-même de la longueur d'un livre. » Mais après tout, il est possible que les lecteurs auxquels s'adresse B. Wolfe préfèrent le texte clair et amusant qu'il leur présente à une étude rébarbative bourrée de renvois au bas des pages. La question est alors de savoir si ce public "moyen" s'intéresse aux problèmes de la révolution. Il semble bien que non et que le destin de ce livre soit d'être lu par des gens avertis : intellectuels, historiens, militants révolutionnaires. Ceux-là seront déçus. Ils trouveront que les anecdotes et les traits de caractère qui illustrent le livre ne seraient d'un certain intérêt que compris dans une analyse plus sérieuse des problèmes politiques et idéologiques. Ils critiqueront la fausse objectivité de B. Wolfe — l'objectivité ainsi réduite à la présentation superficielle de thèses opposées, privée de l'exposé cohérent d'aucune théorie n'est plus que de l'éclectisme. L'histoire se transforme en "petite histoire" et finalement, pour donner de la consistance à ce bouillon peu nourrissant, il faut avoir recours à des théories vulgaires telles que l'"expansionnisme naturel du peuple russe" (p. 14-15), la permanence de certaines formes de gouvernement comme la bureaucratiation héritée des Mongols (p. 22), le patriarcalisme — bienveillance et cruauté — de la vie en Russie (p. 42), et, évidemment, l'"âme russe" (un peu partout).

Le premier chapitre est intitulé "L'Héritage". Nous sommes donc prévenus dès le début et l'auteur ne manquera pas de nous signaler à chaque occasion le caractère spécifique de tout ce qui peut advenir dans "l'éternelle Russie". L'immensité de la plaine russe, l'empire moscovite, la passion et la grandeur de ce peuple y sont décrits avec lyrisme : « Comme la marée sur les fonds plats sans limite, elle (la Moscovie) se répandit avec la force des éléments... Comment un peuple dont l'horizon est aussi illimité que cette plaine eurasiennne ne serait-il pas grand ? » (V. I. p. 12).

Après l'œuvre organisatrice des Mongols, B. Wolfe nous montre Yvan le

(1) Edition de la « Liberté de l'Esprit », 1951.

Terrible préfigurant déjà la G.P.U. en créant une "Oprichtinina", puis Pierre le Grand, artisan d'une "structure de capitalisme d'Etat" (V. I. p. 29). Faut-il continuer ? Les comparaisons et les analogies se poursuivent ainsi au début de ce premier volume sans aucune retenue : opposition séculaire entre l'Occident et l'Orient retrouvée dans la lutte entre Trotski et Staline, culte du chef inextirpable du cœur des masses russes, etc., etc. Tout cela constitue le lourd héritage de la Révolution russe. Comme on comprend qu'elle ait fini par succomber ! Et pourtant, la grande plaine eurasiennne ne se termine pas sur les rives de l'Elbe (mais plutôt à Biarritz) et des peuples au territoire exigü eurent de grandioses destinées ; d'autres empires ont existé sans se prolonger aujourd'hui en régime à proprement parler "bureaucratique" ; d'autres polices féroces n'eurent aucune tradition patriarcale. Le véritable héritage de la Révolution russe, B. Wolfe nous le suggère assez, doit être recherché dans les mystères de l'Âme russe.

Le cadre historique tracé, B. Wolfe brosse ensuite un tableau des idéologies révolutionnaires de la Russie à la fin du XIX^e siècle. Le passage de Lénine du populisme au marxisme lui permet de tracer un large parallèle entre ces deux "variétés" de socialisme : l'une s'appuie sur la classe paysanne, l'autre sur la classe ouvrière ; mais, pour notre auteur, elles sont simplement complémentaires. S'il mentionne les arguments social-démocrates sur le caractère rétrograde du socialisme paysan, sur la disparition progressive du Mir du village et son remplacement par un type de mise en valeur capitaliste de la terre, il leur juxtapose en toute "impartialité" les arguments des narodniki sur le "dépassement" du capital par la fraternité et le sens coopératif qu'engendrait le collectivisme primitif. Ce parti-pris d'objectivité aboutit alors à un tableau absurde des discussions entre populistes et marxistes. « C'est le caractère doctrinaire, sectaire, de la discussion à la russe qui fit de ces deux groupes, qui auraient pu être alliés, des ennemis acharnés. » La succession des soulèvements paysans et des révoltes dans les villes transforme l'histoire de la Russie en un gigantesque jeu de hasard : 1870, les paysans brûlent les châteaux ; 1895, vagues de grèves industrielles ; 1902, nouvel éveil des paysans. Pile les ouvriers, face les paysans. Pile « l'intelligentsia toujours pleine d'espoir se tourne vers les villes », face « le mouvement narodnik se relève comme le phénix de ses cendres... » (p. 168). Le lecteur ne peut que conclure qu'il était donc aussi hasardeux de miser sur les ouvriers que sur les paysans : Lénine s'en aperçut bien en 1917, ajoute B. Wolfe, lorsque « seul ou presque parmi les sociaux-démocrates (il) devait corriger cette sous-estimation (le potentiel révolutionnaire des villages) assez tôt et assez complètement, etc. » (p. 179). « Supposons, poursuit-il, que Lénine puisse maintenant voir la carrière ultérieure des narodniki et de leurs successeurs, les sociaux révolutionnaires... Ce qu'il n'aurait jamais prévu dans les années 90 est le fait étonnant qu'il jugea nécessaire de se séparer des autres groupes marxistes, précisément pour former une coalition gouvernementale avec l'aile de ces "révolutionnaires paysans petits-bourgeois" » (p. 180). Il n'y a pas de doute que si Lénine avait su cela, il n'aurait jamais mené cette bataille fanatique et stérile contre les populistes et que la lutte pour le socialisme en aurait été d'autant facilitée ! Mais qu'est-ce donc que cette séparation des autres groupes marxistes en 1917 ? Et comment B. Wolfe peut-il parler de sous-estimation du facteur paysan et de correction in extrémis alors qu'à la page 98 de son Volume II il reconnaît justement que Lénine « pensait constamment à la question paysanne » ? Enfin comment peut-il oublier que la Révolution réalisa le partage des terres, c'est-à-dire la division maximum et non le regroupement autour du Mir préconisé par les populistes ? En somme, la question du rôle de la paysannerie dans la révolution qui fut réglée pratiquement en 1917 mais que les marxistes avaient, dans ses grandes lignes, résolue théoriquement dès la

fin du XIX^e siècle (l'évolution de la société à travers les luttes des classes tendant à transformer l'économie semi-féodale en économie capitaliste, l'exploitation patriarcale de la terre en exploitation capitaliste) n'est pas du tout résolue dans l'esprit de notre auteur.

Dans le deuxième volume, nous suivons de 1902 à 1905 les péripéties de la lutte entre les différentes fractions de la Social-Démocratie russe. Rivalités qui opposent "Jeunes" et "Vieux" au sein de l'Iskra, lutte des iskristes contre les économistes, Congrès de 1903 nous sont contés avec force détails pittoresques. B. Wolfe s'attarde spécialement à ce II^e Congrès qui aboutit à la scission entre bolchéviks et menchéviks. Après la scission, les luttes fratricides continuent à absorber toute l'activité des socialistes russes : "orthodoxes" contre économistes, menchéviks contre bolchéviks, bolchéviks contre conciliateurs, etc. Dans ces luttes, Lénine apparaît toujours comme le plus acharné. N'a-t-il pas préparé minutieusement tous les détails du congrès ? Travaillant « sur les documents et les résolutions qu'il avait l'intention de présenter au congrès, les rapports et discours qu'il avait l'intention d'y faire, et même sur la réfutation des arguments prévus » (V, II, p. 103), dès qu'il est en possession d'une faible majorité, il élimine tous les anciens de l'Iskra, les "mous" et finalement « le samedi 23 août, à cinq heures de l'après-midi, la cauchemaresque bataille au sujet du personnel des comités directeurs s'éteignit d'elle-même... L'épuisement était général : fonds, nerfs, énergies, gorges, capacité de s'asseoir ou d'écouter. » Lénine avait gagné mais le Parti Social-Démocrate se trouvait en complète désagrégation. Peu après Lénine perdit l'Iskra, le Comité Central et des bolchéviks "conciliateurs" désertèrent sa fraction. La bataille reprit fin décembre 1904 : « il bat le rappel de ses fidèles » et crée un nouveau journal de fraction. Le mois suivant, c'est le Dimanche Rouge et le début de la Révolution. B. Wolfe a alors beau jeu d'opposer à ces controverses "stériles" la maturation réelle de la lutte des classes en Russie. Mais s'il expose l'enjeu de ces batailles, c'est encore une fois, d'une manière superficielle et extérieure, insuffisante. Si certains points qu'il soulève rencontrent les préoccupations des militants révolutionnaires d'aujourd'hui, il faut cependant souligner que ces problèmes n'acquièrent leur véritable sens qu'intégrés dans une critique plus ample et plus profonde du léninisme. En particulier, le conflit entre la révolution qui se préparait en Russie et les querelles dans la social-démocratie (et spécialement l'attitude "sectaire" de Lénine) ne pouvait se produire que si la sélection d'une avant-garde sur un programme strict d'une part et le processus de maturation de la conscience de classe des ouvriers d'autre part étaient considérés comme indépendants et séparés dans les faits. Nous touchons là une des tâches qui se posent aux militants révolutionnaires : sous quelle forme lier dès maintenant l'activité d'avant-garde d'un groupe de révolutionnaires avec le mouvement de la classe ouvrière elle-même ? La portée et le sens profond de ces problèmes sont donc politiques et programmatiques. Ils intéressent le mouvement révolutionnaire lui-même. Celui qui veut se placer au-dessus de la mêlée s'interdit par là même la compréhension des problèmes. B. Wolfe est cet observateur "impartial" : les discussions qui ont secoué la social-démocratie russe de 1902 jusqu'à la guerre mondiale lui apparaissent dénuées de sens, il en retient surtout le côté pittoresque. C'est ainsi que dans son livre les controverses perdent leur substance politique et que les révolutionnaires qu'il a entrepris de nous décrire sont transformés en prophètes inspirés s'avertissant mutuellement des dangers auxquels leurs théories les exposent : « ... ils craignaient (Piekhonov et les menchéviks) que la nationalisation de la terre ne liât de plus belle le paysan à l'Etat, à l'Etat quel qu'il fût qui disposerait de l'arme de la possession du sol, et qu'elle ne continuât la vieille tradition "asiatique" du servage, qui avait toujours enchaîné les masses rurales au pouvoir.

Et si la majorité paysanne était servie, la population urbaine pouvait-elle être libre ? ... Ainsi fut levé pour un instant le voile de l'avenir. C'était une prophétie aussi brillante que celle de Lénine lorsqu'il avertissait Trotski des conséquences d'une révolution non démocratique et du gouvernement d'un parti minoritaire et que celle de Trotski lorsqu'il avertissait Lénine des dangers inhérents à la structure antidémocratique, centralisée, hiérarchisée de son parti. Ils étaient comme les trois aveugles qui touchaient chacun un côté de l'éléphant. Les marxistes prétendent que leur méthode d'analyse sociologique les rend capables de prédire l'avenir (*). Si ces trois prophéties marxistes avaient pu être additionnées, et que l'on eût pu agir en conséquence, elles auraient constitué un brillant exemple de prévision et de mise en garde. » (V, II, p. 321.) Les marxistes prédisant l'avenir ! Il est difficile de discuter de telles énormités. On se demande quel texte mal digéré durant les dix années qu'il a travaillé à son livre a pu faire germer cette idée dans la tête de l'auteur. Et que penser de l'admirable conditionnel : "si ces trois prophéties..." ? Il ne faut pas s'y tromper, B. Wolfe n'ironise pas. Le fond de sa pensée apparaît là : les désastres qui ont suivi la Révolution de 1917 ont leur source dans l'entêtement sectaire et les disputes des frères ennemis du mouvement socialiste russe. La bonne volonté et la compréhension réciproque sont nécessaires pour que les hommes puissent un jour "soulever le voile de l'avenir". Ah, si Lénine...

B. Wolfe revient souvent sur les problèmes d'organisation. De fait, ces problèmes sont parmi les plus importants qui se posent au mouvement révolutionnaire à l'heure actuelle. Apporte-t-il quelque chose de nouveau à ce sujet ? Sinon, quelle est la valeur de sa critique des conceptions léninistes ? Il mentionne bien au passage l'appréciation de Lénine de la classe ouvrière, il fait bien ressortir les divergences entre menchéviks, bolchéviks et trotskistes sur la conception de la révolution russe et du parti mais sans relier ces différentes questions entre elles, sans les placer dans la situation générale de la classe ouvrière et plus particulièrement dans la situation de la classe ouvrière russe. Il distingue mal l'essentiel ; à savoir que la Révolution ne pouvant pas se réduire à une tâche purement négative de destruction de la bourgeoisie mais consistant surtout en un travail positif de construction d'une société nouvelle, la forme d'organisation apparemment la plus efficace (lutte antibourgeoise) n'est pas nécessairement suffisante pour résoudre les problèmes d'édification du Socialisme. Il ne voit que l'aspect le plus superficiel des phénomènes, par exemple, le caractère arriéré de l'économie russe et ses conséquences au sein du mouvement ouvrier et dans les conceptions de la révolution (particulièrement celle de Lénine) lui apparaissent avant tout sous la forme de traditions "bien russes" comme il dit de conspiration et d'autoritarisme : « Marx avait pu penser que "les formes de l'Etat découlent des conditions matérielles de vie", que la structure économique de la Société... indépendante de la volonté des hommes... détermine le caractère général des processus spirituels et sociaux », et qu'« aucun ordre social ne disparaît jamais avant que toutes les forces productives pour lesquelles il y a place se soient développées ». Mais pour Lénine qui, malgré toute son orthodoxie marxiste, était uniquement préoccupé de pouvoir politique, de telles formules n'étaient que des obstacles intolérables, si on ne les soumettait pas à l'exégèse appropriée. Et l'exégèse mettait littéralement Marx la tête en bas : le point de vue marxiste pour lequel, « en dernière analyse c'est l'économie qui détermine la politique » devenait la théorie léniniste selon laquelle, avec assez de détermination, le pouvoir lui-même, le pouvoir politique tel quel, pouvait réussir à déterminer entièrement l'économie... Et pourtant, la formule si pieusement répétée était mal assise dans son esprit. Elle était modifiée par son intérêt pour le pouvoir, qui l'avait

* Souligné par l'auteur.

conduit à former son organisation hiérarchique, centraliste. Elle était modifiée par son intérêt pour la conspiration et l'insurrection armée, qui l'avait conduit à l'étude de Cluseret et de Clausewitz. Elle était modifiée par son héritage russe de volontarisme, venu de Pestel, de Tkatchev, de Bakounine... de la Narodnaïa Volia ». (V. II, p. 210.) Nous avons là un bel exemple de critique wolffienne. En dehors du piteux jeu de mot sur la "détermination" de Lénine, que peuvent bien signifier ces sophismes enfantins à propos du "déterminisme" de Marx? Faut-il donc rappeler que processus spirituels, politiques et sociaux « exercent également leur action sur le cours des luttes historiques et en déterminent, de façon prépondérante la forme dans beaucoup de cas. Il y a action et réaction de tous ces facteurs... »? B. Wolfe n'a pas besoin de ces précisions, son siège est fait : « les qualités et les défauts du bolchevisme viennent de ce qu'il s'insère étroitement dans la tradition nationale russe, et — en dépit de toutes les modifications internationales et occidentales et des enjolivements théoriques — de ce qu'il exprime fondamentalement, ce sont les particularités nationales de la tradition révolutionnaire russe. » (V. II, p. 239.) Hélas... On croit comprendre ce que sont les "enjolivements théoriques" mais qui nous expliquera comment une tradition si typiquement russe a pu se transmettre aux partis communistes du monde entier?

Une bonne partie du troisième volume est consacrée à Staline. Nous y suivons le difficile travail de l'auteur pour dégager du fatras des révisions successives des hagiographies officielles un portrait plus vrai de Soso Djougachvili. Mais la documentation sans rien apporter de nouveau est loin d'avoir l'étendue de celle des livres de Souvarine ou de Trotski. De plus, nous n'y trouvons pas la tentative d'explication que faisait par exemple Trotski (Staline le comitard, l'organisateur méprisant pour les controverses théoriques, l'homme de l'appareil, le gérant sans personnalité qui devient dans une conjoncture de recul de la révolution le leader de la bureaucratie). C'est que l'histoire de Staline est avant tout l'histoire de la dégénérescence de la Révolution. Elle ne commence vraiment qu'en 1917 et le livre de B. Wolfe finit brusquement sur les 7 thèses de Lénine en 1914. Nous devons donc nous contenter sur Staline de quelques anecdotes sans importance telles que les causes de sa non-mobilisation (légère raideur du bras ou ses deux orteils soudés?). Le livre ne manque cependant pas d'allusions au développement du régime après la prise du pouvoir. Dans ces conditions, l'abondance des anecdotes insignifiantes traduit simplement le peu de consistance des arguments. Cependant la même idée générale peut être suivie au long des trois volumes : il s'agit de montrer dans les conceptions et les formes d'organisation léninistes la source de toutes les atteintes à la liberté et à la démocratie que le monde libre condamne dans le régime stalinien. Mais Lénine demeure le personnage central de ce livre, celui qui est cité au moins mille fois dans les mille pages qui le composent et finalement, c'est un incroyable portrait de Lénine apprenti-sorcier que B. Wolfe nous propose : « la vraie réponse de Lénine à la question : qu'arrivera-t-il quand nous aurons pris le pouvoir? est : **prenons toujours le pouvoir, et puis nous verrons** » (*)... « mais l'Histoire... ne se déciderait ni pour Axelrod-Martov ni pour Trotski-Parvus, ni pour Lénine-Trotski (les différentes conceptions de la Révolution que l'auteur a analysées), mais pour une quatrième variante, à laquelle personne n'avait songé, et dont la principale incarnation serait le troisième de nos protagonistes, Joseph Staline. » (V. II, p. 210-212.) Le lecteur peut juger les résultats de l'imprévoyance de Lénine! Mais il peut également apprécier où le conduit la lecture d'un écrivain bourgeois qui n'a pas voulu faire œuvre spécialisée d'historien mais broser un tableau "vivant" de la préparation de la Révolution russe.

G. P.

* Souligné par l'auteur.

Tous les lecteurs de la Revue sont fraternellement
invités par notre groupe à la

RÉUNION PUBLIQUE

organisée le

Vendredi 9 Janvier 1953

à 20 heures 30

au Palais de la Mutualité

(Métro : Maubert-Mutualité)

La salle de réunion sera affichée au tableau

A l'ordre du jour :

L'expérience prolétarienne